
Collectif, *Contribution à l'étude de la manière dont elle ne met en scène qu'elle-même*, catalogue de l'exposition à la Galerie Flora, Centre d'art, de culture et de communication Kiron, Paris, mai 1993.

I

Par un mercredi matin ensoleillé du début de mai, Sir Joseph Pernican, rigoureux d'esprit et sain de corps en dépit des années passant, se mit en route pour sa quête. Ajouté à la confiance, il ressentait un malaise stimulant. L'homme familier qui avait fourni ses instructions lui avait signifié que les indices qu'il rencontrerait sur son chemin revêtraient des aspects inattendus ; les deviner dépendait de sa capacité à les accepter sans les préjuger. Sir Joseph était sûr au moins de son point de départ. Il avait aussi choisi la voie qui lui semblait la plus probable (parce que la plus orientée vers l'est). Mais bien qu'on l'eût informé des principes qui devaient le guider, il n'avait aucune certitude sur la façon dont ces principes devraient être appliqués ; il ne savait pas non plus ce qu'il était censé trouver sauf que sa découverte fournirait une explication, une explication définitive.

Débouchant sur le trottoir, il tourna à droite puis traversa plusieurs rues pour se diriger vers son premier arrêt : une rue où l'on cherchait le sable autrefois ; une rue commémorant à présent un autre général napoléonien ; une rue de marché qui malgré les changements arborait toujours l'image vieillotte de ce qu'elle était naguère ; une rue bordant un cimetière et rebaptisée du nom d'un pompier héroïque.

Il arriva sur une grande place circulaire qu'il contourna en partie. Non loin de lui une foule se pressait dans une bouche de métro. Sur sa droite il laissa un édifice, genre de temple qui semblait encore servir d'entrée à un lieu caché sous lui, un monde de craie taillée nuageuse. Il ne se donna pas la peine de regarder, au centre de la place, une bête en bronze rétrécie.

Sir Joseph arriva à sa première et provisoire destination : un immeuble moderne de six étages situé près du point de jonction de deux avenues convergeant vers la place. Il abritait les bureaux de la ligne aérienne nationale. Sir Joseph se demanda s'il n'avait pas mal calculé sa distance mais il se rassura en observant que le fragment du périmètre de la place qu'il avait parcouru équivalait environ au tiers de sa circonférence. Il réprima un léger regret de ne pas s'être lancé un peu plus à gauche (vers le nord). Il entra dans l'agence de la ligne aérienne et ne remarqua rien de particulier. Il s'approcha du comptoir d'information où se tenait un très vieil homme qui écoutait une jeune hôtesse blonde. Debout derrière lui, Sir Joseph vit qu'une grande carte détaillée avait été déployée sur la surface de verre. Complètement dépliée la carte aurait représenté le globe entier avec l'Italie placée en son centre. Au milieu de l'Italie était représentée la figure d'un héros romain habillé d'un heaume, d'une cuirasse, d'une jupe et de jambières, portant une courte épée à lame large et identifiable comme Énée grâce à un phylactère.

L'hôtesse indiquait des itinéraires ou des distances entre des villes de l'Italie du nord ; elle avait tracé des lignes à main levée entre Vicence et Udine ainsi qu'entre Udine et Venise. Le vieil homme n'émettait pas un mot en réponse à ses remarques, seulement à l'occasion un sifflement rauque et ténu.

Une fois qu'elle eût apparemment fini, il tira soudain un pistolet de sa poche et se mit à l'agiter en direction de la France et de l'Allemagne du sud. Craignant les conséquences non seulement pour la jeune femme mais pour son enquête, Sir Joseph la pria aussitôt de ne plus prêter attention à son interlocuteur mais de s'occuper de lui. La femme le regarda étonnée. Sir Joseph vit alors que ce que le vieil homme tenait dans sa main n'était pas un pistolet mais un combiné de compas et de rapporteur, constatation qui l'encouragea grandement : en ce

qui le concernait, l'instrument convenait parfaitement.

À l'instant il quitta l'agence, faisant superstitieusement deux tours de porte à tambour. Il décida que les lignes tracées par l'hôtesse confirmaient de façon générale sinon exacte son choix de direction. Mais où, se demandait-il, pourrait-il bien trouver un signe du complément d'espace dans lequel et au-delà duquel on l'avait chargé d'avancer ? Et quel était le coefficient de multiplication ?

En sortant il tourna à gauche dans l'avenue voisine, juste à temps pour rattraper deux étudiants qui marchaient plus lentement, l'un d'eux disant à l'autre : « – Et ici nous entrons dans un quartier d'hôpitaux et de géôles focales. »

II

Restant sur le trottoir de gauche, pour la seule raison qu'il semblait parallèle à ses pensées, il descendit l'avenue autrefois connue comme le « Chemin d'en bas », laissant derrière lui le château disparu, qui était à **la limite des choses**, longeant la rue des astronomes, ne s'arrêtant que brièvement à l'hôtel de l'Europe où il avait séjourné jeune homme. À travers sa porte d'entrée en verre, le soleil pénétrait l'intérieur sombre. Il entra : la peinture n'avait pas bougé. Comment pouvaient-ils encore prendre de tels risques ? Sommairement il revisita la *Tombe du paysan* de Millet, un paysage agraire où un éloquent tronçon de poteau marquait l'emplacement de la tombe qui donne son titre au tableau. Sir Joseph ne s'attarda pas.

Il arriva à une autre large rue principale, elle aussi autrefois voie romaine. Sa progression fut stoppée par une foule de touristes qui attendaient devant un portail donnant sur les jardins d'un bel hôtel particulier du XVIII^e siècle. Il avait décidé de traverser la rue pour éviter l'attroupement quand, révisant ses notes, il s'aperçut qu'il avait atteint son second arrêt. Il attendit : bientôt apparut un gardien qui ouvrit le portail sans pourtant permettre aux visiteurs d'entrer avant de les avoir gratifiés d'un petit discours préparatoire. Les personnes qu'il accueillait, dit-il, étaient conscientes de ce que l'objet principal de leur visite était la collection d'argenterie repoussée exposée dans la maison. Il leur recommandait cependant de ne pas manquer sur leur chemin une curiosité moins réputée : une fourmilière du début du XIX^e siècle dont la conservation avait été une condition exigée par le dernier héritier en date, en contrepartie du legs de sa propriété à l'État. L'Administration avait accepté l'exigence, pourvu que l'une des siennes soit respectée : le voisinage serait protégé d'une prolifération de fourmis par le maintien d'un cercle de dix-sept fourmilions autour de la base de la fourmilière dont les habitants auraient leur nourriture garantie par l'État. On s'était mis aisément d'accord sur ces dispositions.

Après que le gardien eût disparu avec son troupeau parmi l'abondante verdure du parc, Sir Joseph poursuivit sa route. Il croyait avoir compris la leçon à tirer de ce dont il venait d'être le témoin : il devait se limiter au terrain de son entreprise et abandonner tout regret vis-à-vis de possibilités non choisies. Mais où pouvait-on trouver la réplique promise de ce terrain ? Il imagina un cône inversé pénétrant la terre sous la bosse tassée de la fourmilière.

III

Sir Joseph traversa un boulevard envahi de figures mécontentes et pensa aux champs de vignes, de potagers, de sainfoin, de luzerne qui, un jour, s'étaient déployés derrière lui. Il longea l'arrière de la grande église mais évita d'y entrer, par peur de ses légendaires « pompes spirituelles » qui, selon les dires, produisaient toujours leur effet énervant sur les visiteurs qui étaient nombreux, remarqua-t-il, à se frayer un passage vers l'intérieur par une porte latérale. Comparaient-ils par hasard mieux que lui la devise des moines dont ce lieu avait été le domaine : « *Ceux qui arrosent le ciel vont haïr ses fruits* » ? Pourquoi ces mots l'effrayaient-ils ? Est-ce qu'une

pompe spirituelle vidait le croyant de l'« eau » dont il aurait pu se servir pour irriguer les champs célestes ? Il frissonna intérieurement de honte enfantine à la pensée de ses fluides corporels, urine et semence. N'espérait-il pas, si tard dans sa vie, glaner les fruits qui l'attendaient, quels qu'ils fussent, une fois qu'il aurait atteint son but ?

Toutefois ce but prochain et intermédiaire se révéla décevant : il n'y avait rien. Il ne percevait que des traces invisibles du passé, parmi lesquelles les sourdes-muettes et les bénéficiaires de la charité évangélique avaient depuis longtemps disparu. Pourrait-on toujours trouver Miss Mac Donald dans le bureau du grammairien bouddhiste ? Ce bureau n'était pas sur son chemin ; il se souvint de la leçon de la fourmilière. À l'entrée d'une petite rue, une maison formait un pont au-dessus d'elle. En bas, une grille, ouverte. La rue était vide. Ses façades étaient pour lui dépourvues de sens. Il tourna à nouveau le coin.

Dans le café le plus proche Sir Joseph commanda un café avec du lait chaud. Le barman était poli et indifférent. Un couple qui se tenait près de lui commença à discuter d'une nouvelle récente concernant le quartier. Sir Joseph, n'arrivant pas à saisir de quoi il s'agissait, demanda des explications. L'homme et la femme se mirent alors à raconter chacun sa version et simultanément. Voici ce que Sir Joseph réussit à déchiffrer : une nouvelle race de cafards était apparue dans certaines rues adjacentes ; les cafards laissaient des traînées de bave qui, quand elle venait en contact avec certains produits chimiques inorganiques (comme ceux qui se trouvent dans tous les insecticides), prenait feu avec **une flamme lente à brûler et de faible intensité** ; jusqu'alors les dommages étaient mineurs mais il était clair qu'un grand danger potentiel existait. La femme prétendait avoir été témoin du phénomène, l'homme insistait pour dire qu'il devait être dû à d'autres causes, telles que la proximité accidentelle des cafards avec des substances particulièrement inflammables. Sir Joseph les remercia pour l'information et s'en alla.

Sur le trottoir un homme dépenaillé lui tendit une feuille jaune écrite en portugais. Sir Joseph la survola rapidement du regard puis jeta le papier chiffonné dans le ruisseau. Parmi les quelques six mille caractères il n'avait retenu qu'un C majuscule sous lequel une cédille avait été exagérée pour ressembler à une vipère.

Il ne pouvait rien tirer de cela ni de quoi que ce soit d'autre. Il se sentait déçu, abandonné et rempli de confusion comme, pensa-t-il, l'e muet d'une syllabe inaccentuée prononcée par quelqu'un d'autre. Il comprit. On lui avait donné une leçon exemplaire, préparatoire sans doute mais exemplaire tout de même. On l'avait averti, et il venait de l'apprendre de façon convaincante, que l'on doit accepter les situations « sans les préjuger ».

Sir Joseph passa en revue les outils à sa disposition. Le rapport de deux à un avait évidemment marché comme mesure de la distance entre ses arrêts. Mais il ne pouvait toujours pas déduire le multiplicande sur lequel 1,7320 devait opérer, et il ne pouvait plus longtemps se permettre de spéculer sur la nature de cette « autre moitié » qui pourrait fournir l'élément inconnu manquant à l'actuelle construction angulaire.

IV

Il arriva devant une chapelle partiellement en ruines dont l'enclos était fermé par un mur menaçant de trois mètres de haut et dont les portes étaient condamnées. En travers de l'une d'elles on pouvait lire l'inscription :
*De par le Roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.*

À l'intérieur de la chapelle il trouva, comme il l'espérait, une brochure relatant son histoire.

Selon la brochure (qui s'inspirait de la thèse de Larrey) la persécution des Jansénistes trouve son origine longtemps avant Clément XI. Son point de départ fut le soutien donné par Pie IV à la communauté rurale de

l'église contre ses turbulents éléments urbains. Quand plus tard les Jansénistes furent attaqués, ce fut donc davantage pour des causes politiques que doctrinales. Les conséquences sont bien connues : la Bulle de Clément XI dite *Unigenitus Dei Filius*, les protestations qu'elle souleva dans l'Église de France et à l'Université, le soutien qu'elle reçut de la part de Louis XIV et de Madame de Maintenon, soutien qui conduisit à vingt mille lettres de cachets, au refus systématique des sacrements aux Jansénistes, à la proclamation de 1730 selon laquelle la Bulle *Unigenitus* devenait loi du royaume. Pour contrer ces persécutions, les Jansénistes créèrent une caisse secrète connue comme « la boîte à Percé », qui les aida à surmonter cette période difficile et peu à peu, avec l'alliance des Philosophes, contribua aussi à chasser les Jésuites, leurs ennemis principaux, hors de France.

En 1727, un fervent Janséniste, Pascal de Frangy, mourut de mortifications volontaires et fut enterré selon son désir, avec les pauvres, dans le petit charnier du cimetière de la chapelle maintenant en ruines. Peu après, la dalle de marbre noire sous laquelle il reposait devint le lieu de rencontre très fréquenté de ses fidèles amis et admirateurs puis le théâtre d'un véritable culte. Des légendes se créèrent, on parla de miracles. Une extraordinaire ferveur vint animer les visiteurs du cimetière. Les convulsions accompagnées de visions furent fréquentes et pour favoriser la venue de tels états extatiques, certains inspirés, des femmes surtout, eurent recours à mille extravagances. Ils se mirent à creuser la terre sous la dalle pour la dévorer, à se faire tordre les seins, à se faire piétiner et fouler par des garçons vigoureux nommés « les secouristes », à se faire frapper de coups de bûche tout en criant : « – Ah ! que cela est bon, Ah ! que cela me fait du bien, mon frère, je vous en supplie, continuez si vous le pouvez ! » Ou bien ils avalèrent des charbons ardents, des bibles reliées, ou encore laissèrent tomber sur eux d'une grande hauteur un poids de vingt-cinq kilogrammes, se firent clouer sur une croix, percer la langue.

Pendant plusieurs années la police royale n'intervint pas ; ce n'est qu'en 1732 que l'on édifia un haut mur autour du cimetière, que les entrées furent scellées et placées sous garde permanente. C'est à cette époque que fut inscrit sur la porte le couplet remarqué par Sir Joseph, reflet sans doute de la déception d'un croyant qui, avec ses semblables, fut obligé d'aller pratiquer pénitences et miracles dans des demeures privées, où les rangées de tombes ne devinrent plus sans doute qu'un vague et lointain souvenir, bientôt oublié.

En peu de temps Sir Joseph se retrouva à son prochain arrêt, dans une petite rue, la dernière avant celle jouxtant le jardin botanique. Comprenant où il était, il fut rempli de désolation. Ce lieu était imprégné du regret d'une chose qu'il n'avait pas connue, d'un passé hors de sa portée. Un moment il souhaita ne jamais être arrivé jusque là. Mais il se ressaisit. Et si ce chemin était suprêmement juste ? Commença-t-il à entrevoir la nature de cette invisible partie manquante qu'il avait été incapable d'imaginer, ce domaine des morts auquel, peut-être à tort, il avait tout fait pour échapper, et dont la main était à l'affût, aucunement cachée mais ignorée dans le brouillard, attendant de se poser sur son épaule en cet instant surprenant ?

V

Sir Joseph se sentait encore abattu tandis qu'il longeait les avenues du jardin botanique, dominées par des arbres marqués de l'étiquette portant leur **nom scientifique**. Il se hâta à travers le zoo, où des grappes d'enfants bruyants et indisciplinés, « bon pour l'écurie » pensa Sir Joseph, attendaient qu'on les conduise au milieu des singes et des tigres. Il arriva sur la berge du fleuve. Là les rois et les courtisans s'étaient baignés nus voici des siècles. Il devina tout de suite que ce n'était pas pour une telle histoire qu'il était là mais pour un souvenir personnel à demi oublié, un souvenir des jours où il était un jeune homme. Il ne le concernait pas directement et lui était revenu presque par hasard.

Non loin à sa gauche se trouvait un port fluvial, autrefois surtout exploité pour le commerce du vin. Un marchand de bois chinois, alors à l'âge où l'on recommanderait à la plupart des hommes, retraite et repos,

utilisait le port pour se faire livrer, à un prix exceptionnellement bas, des bois rares ou séchés, pour la bonne raison qu'aucune taxe n'avait jamais été payée sur eux. Le déchargement de tels produits de contrebande devait nécessairement s'effectuer le plus vite et secrètement possible. C'est donc aux premières lueurs du jour qu'il était exécuté par quelques loyaux et experts manœuvres. Le Chinois comptait aussi sur une ingénieuse méthode qu'il avait imaginée, en cas de besoin, pour assurer une fuite rapide. Durant les déchargements, plutôt que d'amarrer au quai, il lançait dix mètres en arrière de sa péniche une ancre de poupe spéciale, distante (cela dépendait de la force du courant) de cinq à douze mètres de la berge. C'était le courant lui-même qui, en faisant pivoter la péniche jusqu'à former un angle calculé, la maintenait en place contre le quai. Au cas où la police fiscale surgirait, un coup de marteau suffirait à faire sauter la chaîne d'ancre de son cabestan et la péniche pourrait ainsi pointer le nez vers le fleuve pour amorcer son échappée – un mode de départ beaucoup plus rapide que celui du double déroulement des cordes des bittes d'amarrage.

Le Chinois n'avait jamais eu à faire l'essai de son subterfuge mais ne l'avait jamais abandonné car il en était extraordinairement fier. Dans sa vie le seul autre sujet de fierté était sa femme. Épousée cinquante ans plus tôt, à l'âge tendre de quatorze ans, elle n'avait jamais cessé de lui apporter plaisir et bonheur. Malheureusement il était aussi d'une jalousie obsessionnelle à son égard, un sentiment dont on aurait pu s'attendre à ce qu'il diminue au cours des ans mais qui au contraire avait grandi en intensité à tel point que, durant ses absences, il l'enferma d'abord dans leur maison, puis dans leur chambre et enfin l'emprisonna dans un dispositif de son invention, une boîte d'un mètre cinquante séparée en deux dans le sens de la longueur ainsi, entre ces deux moitiés de boîte, elle était prise, doucement mais sûrement, de la nuque aux chevilles. Il est vrai que la boîte était une merveille de confort, doublée par exemple d'un rembourrage couvert de velours, vrai aussi qu'il n'y avait recours que pour des absences de quelques heures – il ne pouvait supporter de plus longues séparations et n'aurait jamais songé à partir sans elle pour un de ces voyages sur le fleuve. Cependant sa femme trouvait ce traitement cruel et très humiliant. Quand après des années de supplication aucun changement n'intervint, elle se résolut à employer un procédé quelque peu désespéré pour mettre fin à ce tourment.

Un jour elle annonça à son mari que s'il ne renonçait pas à sa boîte, **elle jetterait sur lui une malédiction** dont la recette était conservée dans sa famille depuis la dynastie Shang. L'effet de la malédiction serait la destruction de la péniche. Il ne fit qu'en rire. Elle prononça la malédiction et la répéta jour après jour, semaine après semaine. Avec quelque raison il s'en irrita mais demeura incrédule. Il arriva qu'ils partirent tous deux pour un port côtier afin de prendre un chargement de tek.

Entre temps la femme avait mis à profit leur séjour dans la ville. Aidée par son fils qui sympathisait avec son malheur, elle réussit à prendre les mesures de l'ancre spéciale, à en faire exécuter un moule en plastique puis couler un exemplaire en sucre massif chargé d'une quantité de petites billes de plomb. Peinte d'un noir convaincant tacheté de rouille, la réplique fut montée à bord en secret lors du dernier arrêt avant la ville et substituée à l'original. Quand ils eurent accosté dans la capitale et qu'elle fut certaine que son mari avait quitté l'embarcation, la femme pour la dernière fois et de façon solennelle répéta sa malédiction. À nouveau son mari, agacé, chassa ses mots en haussant les épaules. Elle eut bientôt le plaisir vertigineux, bien que partagé, de voir leur chère péniche tamponner soudain l'embarcation amarrée devant elle avant de se déporter dans un tête à queue sur le fleuve où, aux premiers rayons du jour naissant, elle et lui la virent s'écraser furieusement contre un pilier de pierre du premier pont aval.

Le marchand de bois accepta de se débarrasser de la boîte sadique et de renoncer à toute forme d'emprisonnement, à condition que sa femme jurât de ne plus jamais exercer aucune malédiction Shang contre lui et aussi qu'ils renouvelassent solennellement leurs vœux de mariage.

Sir Joseph en tira une prompte morale : sans confiance il n'atteindrait jamais son but.

Le long de la berge une avenue allait vers l'est, encore une allusion, bien que plus lointaine, au passé.

VI

Il repartit de l'autre côté de la rivière, empruntant un pont sans importance, traversa l'extrémité d'un boulevard, passa au-dessus d'un canal par une passerelle qui portait tous deux le même nom (ceci semblant favoriser la pensée et la progression ; mais pouvait-il penser ? sa marche était-elle une progression ?) Fendant deux flots de voiturés, Sir Joseph se retourna dans la rue Jésus-Christ. Il n'aimait pas le côté ronflant du nom ni la brièveté de la rue. Il la prit tout de même, avança de quelques mètres et fut arrêté par un monument de granit rouge sur le trottoir de droite : un bloc irrégulier d'un mètre de haut dont les faces arrondies et lisses montaient en pente jusqu'à une extrémité penchée, tellement penchée qu'elle avait l'air accablé. Une inscription courant autour de la base avait été, à part quelques lettres isolées, grossièrement endommagée à coups de ciseau comme l'était une ornementation à son sommet.

Ayant observé la perplexité de Sir Joseph, un tailleur sortit de sa boutique pour lui parler. Il lui raconta que cette pierre avait été érigée en 1869, l'année où la rue avait été percée, et son nom choisi en hommage à une biographie récemment publiée de *Notre Seigneur* par Napoléon III. Au cours de l'inauguration de la rue, l'empereur avait remarqué un cygne sur les eaux du canal ; ayant dépêché un aide de camp à la boulangerie la plus proche pour trouver une livre de pain rassis, il abandonna son entourage au milieu de la cérémonie pour nourrir subrepticement le majestueux volatile. Pendant les mois qui suivirent, il revint plusieurs fois pour se laisser aller à semblable fantaisie. Il se couchait alors sur le ventre au bord de la berge, sur l'épaisse serviette brodée, étendue à cet effet par un serviteur, un panier rempli de croûtes à son côté, où il piochait, plein d'espoir, les morceaux qu'il lançait dans le canal stagnant ; aucun cygne ne réapparut jamais sauf une fois, quand un oiseau mâle survola le souverain, arrivant du fleuve pour une destination inconnue. À sa vue, on dit que l'empereur s'exclama : « – Ô mon cygne, mon cygne ! » Il semble que, malgré leur piètre résultat, ces excursions le distraient de la douleur toujours grandissante provoquée par la politique et les calculs.

Sir Joseph remercia le tailleur. Une fois seul, il se demanda si cette information, claire comme un présage, lui disait d'abandonner ses propres calculs, la multiplication et la comparaison d'angles, aussi bien que ses réflexions sur les possibles formes d'une réplique qui complèterait la réalité à peine entrevue. Qu'avait-il pu lui arriver de l'autre côté du canal ou une rue plus haut ? Pourquoi ressentait-il cette nouvelle mélancolie ? Selon les données de son exploration, ses sensations étaient-elles sans conséquence ou seulement des obstacles à ignorer, éventuellement à supprimer ?

VII

En route à présent pour la quatrième et dernière étape parmi les plus longues de son parcours, Sir Joseph dépassa le site effacé d'un théâtre d'auteur et traversa une rue où il avait un jour mangé du veau Marengo, une autre baptisée selon un jardinier travesti, une troisième célèbre pour ses trolls.

Ayant soigneusement calculé la distance à parcourir, il fut surpris d'arriver maintenant dans une autre petite rue où rien n'attirait son œil ni son esprit. Comme avant, il entra dans le café le plus proche. Une femme souriante et dodue, d'âge moyen, faisait office de caissière ; devant le bar tenu par un jeune garçon cinq hommes d'âges et de mises étonnamment variés, se passaient l'un à l'autre, affablement, un verre à pied contenant facilement un demi-litre d'un liquide clair de couleur bonbon cerise. Sir Joseph n'avait pas sitôt pris place près d'eux qu'un homme, la quarantaine, rougeaud et mal rasé, vêtu de velours rugueux, usé et de hautes bottes lacées, porta à ses lèvres le verre de vin et le vida. Cet acte provoqua l'immédiate désapprobation de tous

et la fureur de quelques-uns ; un client, brandissant son poing en direction du visage étonné de l'offenseur tout en l'invectivant, semblait prêt à en venir aux coups. La paix fut rétablie grâce à la caissière dodue. Rapidement elle remplit un second verre semblable, admonestant l'homme en colère : il devait se rappeler que le gars venait tout droit de Sardaigne, qu'il avait une connaissance limitée de leur langue et n'avait certainement pas compris la règle du consommateur quand elle lui avait été exposée. Se tournant vers Sir Joseph, manifestement ahuri devant ce qui venait de se passer, la femme lui donna aussitôt une brève explication. Le grand hôpital situé au centre de leur quartier portait le nom du monastère dans lequel il avait pris naissance ; les moines avaient suivi la règle de Saint-Bernard. Parmi les commerçants du voisinage cette règle avait survécu dans différentes pratiques plus ou moins fidèles à son esprit. Dans son café, dit-elle, le plus récent d'une chaîne ininterrompue de « bistrots » remontant au XIII^e siècle, la loi des moines se retrouvait dans la coutume dont Sir Joseph venait d'être le témoin : un grand verre de vin blanc mélangé à un peu de crème de cassis passait d'un consommateur à l'autre, chacun à son tour buvant une gorgée jusqu'à ce que le verre soit presque vide ; à ce moment, il était soit à nouveau rempli soit rangé. Vider son contenu, comme l'avait inconsidérément fait le Sarde, était regardé comme une sorte de sacrilège.

Sir Joseph remercia l'aimable femme pour l'information et lui demanda par politesse si son établissement appartenait aussi à sa famille depuis le Moyen Âge. Elle secoua la tête, précisant qu'elle en avait repris la gérance seulement depuis dix ans et à grands frais ; à cause de la fameuse tradition qui lui était attachée, le café, malgré son humble aspect, attirait **les plus riches et distingués clients** dans cette partie de la ville. Elle n'avait pu payer le prix nécessaire que grâce au talent et à la générosité de sa fille. Cette jeune femme, chanteuse de *bel canto* d'une grande virtuosité, s'était vue un soir défilée, lors d'une réception chez le marquis de Batz, par Charles Bergman, un riche diamantaire et joueur notoire, de chanter l'air de *Constance Marten aller Arten* un ton au-dessus de celui de la partition originale ; en échange de cet exploit improbable elle recevait un brillant bleu de huit carats et d'une eau parfaite. La chanteuse dit qu'elle acceptait le défi si le joaillier renouvelait son gage pour chacun des quatre demi-tons supérieurs. Dans l'espace de la soirée elle chanta l'air cinq fois, atteignant à la fin un inimaginable *si* bémol au-dessus du *do* aigu. Charles Bergman tint parole et donna ainsi à la cantatrice l'occasion de manifester sa dévotion filiale : livrées le jour suivant, les pierres furent alors offertes par la fille à sa mère étonnée qui les refusa toutes sauf une ; vendue avantagement, la pierre lui permit d'acquérir le prestigieux café.

Réconforté par un *sandwich* et un autre café, Sir Joseph sortit dans la rue et prit sur sa gauche. Il se rendit aussitôt compte de son erreur mais sentit qu'elle n'était pas fortuite : elle le menait inconsciemment à comprendre qu'il pénétrait un nouveau domaine, que tous ses prudents calculs n'avaient fait que le conduire exactement ici, où il pouvait tourner à gauche sur l'étroit trottoir d'une morne rue. Il commençait à voir où il était. Le nouveau domaine était l'exacte image, très réduite, de celle le long de laquelle il avait manœuvré toute la journée ; à l'intérieur se trouvait certainement un espace plus petit et ce serait son prochain et ultime arrêt. La complémentarité qu'il avait si désespérément recherchée était en dehors et non en dedans. Il partit à sa rencontre avec ardeur et une anxiété si intenses que pour se distraire, Sir Joseph Pernican se mit effectivement à siffler en marchant *L'Air de Constance*.

VIII

Sir Joseph ne fut donc pas surpris de découvrir le lieu de sa destination finale en prenant, à droite de la rue principale qu'il suivait, une petite rue qui partait légèrement en biais sur la gauche et dont il ne distinguait pas le bout. L'endroit était charmant bien qu'il n'eût pas pu dire pourquoi. À gauche se trouvait des immeubles conventionnels et bourgeois et à droite de plus vieilles et plus petites maisons aux façades sans distinction,

munies de cours sans arbres à l'arrière, que l'on apercevait à l'occasion à travers les grilles. Bien trop tôt il reconnut la sensation qui l'avait agréablement envahi (une sensation de familiarité) et presque aussitôt elle s'aigrit en une sorte de désespoir. Il avait été piégé sans merci.

La rue finissait non pas dans l'angle étroit qu'il attendait mais dans un virage à gauche en forme de L, et ce fut quand il le vit qu'il su exactement où il était arrivé. Au troisième étage de l'une de ces vieilles maisons, trente ans auparavant, il avait vécu – et il l'avait manquée – la passion de sa vie mais sa passion avait été si violente qu'il en avait eu peur. Au bout de quelques mois il avait abandonné son amante. Elle était danseuse : son corps était petit, souple, puissant et doux ; sa passion à elle s'était exprimée avec une ardeur plus savante. Il avait fui. Plus exactement, sa muflerie l'avait poussée à le chasser. Il ne l'avait pas poursuivie, ne l'avait pas conquise, ni enlevée de sa maison, ni écartée de l'attention des autres ; aucune circonstances particulière ne l'avait forcé à l'abandonner. Il l'avait suivie et s'était couché contre elle et ses reins agiles et puis sa négligence obstinée lui avait permis de se faire éconduire. À présent, suffoquant d'impuissance, devant se souvenir de la plus féroce de ses morts, cachant ses facultés dans la noire cire de la nuit, il succombait à la rage du remords.

Quelque vigne vierge, clématite ou glycine rampait entre les fenêtres de la façade. Il traversa la rue et saisit des deux mains le tronc épais de la plante, le secouant comme s'il voulait l'arracher du mur et de son petit bout de terre. Feuilles et branches tremblaient contre les pierres liées au mortier. Elle ouvrit la fenêtre pour voir ce qui se passait. Elle avait très peu vieilli. Elle ne le reconnut pas, le vouvoyant pour lui demander ce qu'il faisait. Il partit sans répondre et tourna le coin pour déboucher dans une avenue animée, bordée d'arbres.

Il marcha sans plus faire attention où il allait. Il parvint à un petit square et s'assit sur l'un de ses bancs verts. L'herbe avait poussé entre les platanes et les marronniers en fin de floraison. Il regardait stupidement devant lui.

De l'herbe surgit une alouette qui s'éleva haut dans les airs, très vite et dans une singulière verticalité, loin au-dessus des arbres, planant dans le soleil d'après-midi.

À la vue de l'oiseau, Sir Joseph secoua la tête puis se mit à rire tout fort. Il se leva et sortit du square. En marchant, il lança son paquet de documents dans une poubelle. Il garda sa carte en souvenir, bien qu'il redoutât de ne pouvoir dire, ni maintenant ni plus tard, si elle était censée lui rappeler l'ascension soudaine de l'alouette ou son frémissement d'or.

Collectif, *Contribution à l'étude de la manière dont elle ne met en scène qu'elle-même*, catalogue de l'exposition à la Galerie Flora, Centre d'art, de culture et de communication Kiron, Paris, mai 1993.

I

On a sunny Wednesday morning in early May, rigorous of mind and sound of body in spite of advancing years, Sir Joseph Pernican set forth on his quest. He felt, in addition to confidence, a provocative unease. The familiar man who had provided his instructions had signified that the clues he would find on this way would take unexpected guises; divining them would depend on this accepting them attentively and without prejudice. Sir Joseph was sure at least of his starting-point. He had also chosen what impressed him as the most likely (because most eastwards) path. But although he had been informed of **the principles that must guide him**, he had no certainty as to how those principles should be applied, nor did he know what he was meant to find, except for this: its discovery would provide an explanation, and a definitive one.

As he stepped onto the sidewalk, he turned to the right, thereafter crossing several streets on the way to his first stopping place: a street that once led to a sand pit; a street commemorating yet another Napoleonic general; a market street that despite change still retained an old-fashioned image of its earlier self; bordering a cemetery, a street renamed for a heroic fireman.

He entered a large circular square, which he partially skirted. At some distance a crowd of people was packing itself into a subway entrance. He left behind a temple-like building, whose one remaining function was to serve as gateway to a domain hidden beneath him, **a world of cloudy hewed chalk**. He did not bother to consider, at the centre of the square, a shrunk bronze beast.

Sir Joseph arrived at his first transitional destination: a modern six-story building near the junction of two narrowly intersecting avenues. It housed offices of the national airline. He wondered whether he had not miscalculated his distance, reassuring himself with the observation that the arc of the square's perimeter he had traversed was equal to about one third of its circumference. He repressed a slight regret at not having headed slightly more to the left (to the north). He entered the airline's passenger agency but noticed nothing remarkable. He approached the information counter, where a very old man stood listening to a young blonde hostess. Standing behind him, Sir Joseph saw that a large, detailed map had been spread out on the glass-topped surface. Completely unfolded, the map would have represented the entire globe, with Italy placed at its center. In the middle of Italy was portrayed the figure of a Roman hero dressed in helmet, breastplate, skirt, and greaves, carrying a short broad-bladed sword, identified by a scroll as Æneas.

The hostess was pointing out either itineraries or distances between northeastern Italian towns; she had drawn freehand lines between Vicenza and Udine as well as between Udine and Venice. The old man uttered no word in response to her remarks, only a occasional thin wheeze. When she had apparently finished, he abruptly drew a pistol from his pocket and began waving it towards France and southern Germany. Dreading the consequences not only to the young woman but to his inquiry, Sir Joseph at once requested she pay no further attention to her interlocutor and speak to him instead. The woman looked at him in astonishment. Sir Joseph then saw that what the old man held in his hand was not a pistol but a combined compass and protractor, a sight that encouraged him greatly: in his circumstances, the instrument made perfect sense.

He left the agency forthwith, superstitiously going round twice through the revolving door. He decided that

the lines inscribed by the attendant on the map confirmed his general, if not exact, choice of direction. But where, he asked himself, might he find a sign of the complement of the space in which and beyond which he had been instructed to proceed? And what was the coefficient of multiplication?

Emerging, he turned left around the sharp corner into the neighboring avenue, just in time to overtake a pair of slower-moving students, one of whom was saying to the other, “And here we enter a neighborhood of hospitals and focal jails.”

II

Staying on the left-hand sidewalk for no reason except that it paralleled his thoughts, he made his way down the avenue once known as the “lower way”, past the lost chateau at **the extremity of things**, along the street of astronomers, stopping only briefly at the Hôtel de l’Europe, where he had once stayed as a young man. Through its glass entrance door sunlight penetrated the dark interior. He stepped inside: the painting had not budged. How could they still take such risk? He summarily refreshed his memory of Millet’s “Peasant’s Tomb”, a farm landscape with an eloquent stub of a stake marking the burial place of the title. Sir Joseph hastened on.

He came to another wide thoroughfare, it too once a Roman road. His progress was halted by a crowd of tourists waiting outside a gate that opened onto the grounds of a handsome eighteenth-century mansion. He had decided to cross the street to avoid the gathering when, reviewing his notes, he learned that he had reached his second stop. He waited: soon a guardian appeared and opened the gate, not allowing the visitors to pass, however, until he had delivered a few introductory remarks. Those entering, he said, were aware that the main object of their visit was the collection of embossed silver exhibited in the house. He nevertheless recommended their taking particular notice on their way in of another, less reputed attraction: an early nineteenth-century anthill, whose conservation had been a condition laid down by the last hereditary owner for the bequest of his property to the state. The administration had accepted the stipulation, provided one of their own was respected: the neighborhood would be protected from a proliferation of ants by maintaining a ring of seventeen doodlebugs around the base of the anthill, whose inhabitants would have their nourishment guaranteed by their public owners. These provisions were readily agreed upon.

After the guardian and his flock had disappeared amid the abundant greenery of the park, Sir Joseph pursued his way. He believed he had understood the lesson of what he had just witnessed: he must confine himself to the zone of his undertaking and abandon all regret in regard to possibilities not chosen. But where was the promised reflection of that zone to be found? He imagined an inverted cone penetrating the earth underneath the anthill’s settled hump.

III

Sir Joseph crossed a boulevard thronged with faces of protest and thought of the fields of vine, garden, sainfoin, and lucerne grass that had once stretched beyond it. He passed close behind the great church but avoided entering it, out of fear of its legendary “spirit pumps”, which reputedly still worked their unnerving effect on visitors, of whom, he noticed, many were pushing their way inside through a lateral door. Did they, any better than he, understand the motto of the monks whose domain this once was: “Those who water heaven will hate its fruits”? Why did these words frighten him? Did a spirit pump empty the believer of the “water” which he might use to irrigate the heavenly fields? He shivered inwardly in childish shame at his bodily fluids, urine and seed. Didn’t he hope, so late in his life, to reap whatever fruits awaited him once he reached his goal?

In the meantime, his next goal proved disappointing: nothing was there. He could only perceive unmanifest relics of the past, from which the female deaf-mutes and beneficiaries of evangelical charity had long since vanished. Might Miss Mac Donald still be found in the office of the Buddhist grammarian? It lay outside his path; he recalled the lesson of the anthill. Once small street displayed a house bridging its entrance, with a grating (now open) underneath. The street was empty, its facades were devoid of meaning to him. He again walked round the intersection.

In the nearest café Sir Joseph ordered a coffee with hot milk. The barman was polite and indifferent. A couple standing next to him began arguing about a recent development in the neighborhood. Sir Joseph could not grasp what it was and requested they explain. Both man and woman then began recounting their versions simultaneously. Sir Joseph succeeded in deciphering these facts: a new breed of cockroaches had appeared in certain adjacent streets; the cockroaches left trails of slime that, when they came into contact with any inorganic chemical (like those in all insecticides) ignited with a **low-intensity, long-burning flame**; thus far damage had been minor, but clearly a huge potential danger existed. The woman claimed to have witnessed the phenomenon in action, the man insisted it must have been due to other causes, such as the coincidental proximity of cockroaches and particularly inflammable substances. The barman declined to take sides in the discussion. Sir Joseph thanked them for the information before leaving.

On the sidewalk a scruffy man handed him a yellow leaflet written in Portuguese. Sir Joseph perused it rapidly, then tossed the crumpled sheet in the gutter. From its thousand words he had salvaged no more than one capital C under which a cedilla had been exaggerated into the likeness of a viper.

He could make nothing of this, or of anything else. He felt disappointed, abandoned, and confused like, he thought, the blank *e* of an unaccented syllable spoken by someone else. He then saw the point. He had been given an exemplary lesson, a preparatory one, no doubt, but exemplary all the same. He had been first warned, and now convincingly taught: situations are to be accepted “without prejudice”.

Sir Joseph reflected on the tools at his disposal. The ratio of two to one had evidently worked as a measure of the distance between his stations. But he still could not deduce the multiplicand on which 1.7320 must operate; nor could he any longer permit himself to speculate on the nature of that “other half” that would supply whatever was wanting from this present angulations.

IV

He came to a partly ruined chapel. Its yard was forbiddingly enclosed by a nine-foot wall whose gates were bricked up. Across one of them an inscription read:

*The King forbids that God should do
Miracles here for me and you.*

Inside the chapel he found, as he hoped, a pamphlet relating its history.

The pamphlet declared (summarizing Larrey’s thesis) that the persecution of the Jansenists originated at a time long before Clément XI. Its basis was the favour shown by Pius IV to the rural constituency of the church to the detriment of its restless urban elements. It was as a result of this attitude that the Jansenists were later attacked: the cause was thus political rather than purely doctrinal. The consequences are well known: Clément XI’s bull *Unigenitus Dei Filius*; the protests it aroused in the French church and university; the support it received from Louis XIV and Madame de Maintenon, which led to twenty thousand arrests, to the systematic refusal of the sacraments to Jansenists, to the proclamation in 1730 that the bull *Unigenitus* was the law of the land. To counter such persecution, the Jansenist congregations created a secret fund known as

“Perec’s Box” (la boîte à Pérec), which helped them survive this difficult period and eventually, in alliance with the Philosophers, drive the Jesuits, their chief enemies, out of France.

In 1727 a celebrated Jansenist, Pascal de Frangy, having died of self-inflicted mortifications, was buried in a common grave in the yard of the now-ruined chapel. Soon afterwards, the black marble slab placed as a memorial over the grave became a much-frequented meeting-place for his friends and admirers and, subsequently, the scene of a veritable cult. Legends sprang up about the grave, and there was much talk of miracles occurring there. An extraordinary fervor came to animate the graveyard visitors. Fits accompanied by visions were frequent; and in order to induce such propitious states, those seeking inspiration, who were mostly women, resorted to extravagant acts. They dug out the ground under the slab in order to devour it; they asked vigorous lads called “relievers” to pinch and twist their breasts and trample on their limbs. Witnesses report their being beaten with logs, meanwhile crying out, “Oh, how good this is! What good it does me! Brother, if you can endure it, I beg you not to stop!” They swallowed red-hot coals and bound bibles, had fifty-pound blocks dropped on them from a considerable height, were nailed to a cross, or had their tongues pierced.

The royal police did not intervene for several years; at last, in 1732, they built a high wall around the graveyard and sealed its entrances, which were placed under permanent guard. It was at this time that the couplet noticed by Sir Joseph was inscribed by a disappointed follower, who with his fellows was obliged to perform penitences and miracles in private dwellings, where the ranks of graves became surely no more than a fading and ultimately forgotten recollection.

In a short time Sir Joseph found himself at his next destination, on a little street one block from the botanical garden. Realizing where he was, he was filled with gloom: the place was one filled with regret for something he had never known, for a past out of his reach. He wished for a moment that he had followed another route. But, he reminded himself, what if this one was supremely right? Had he here begun to learn the nature of that missing invisible half that he had proved incapable of imagining, the empire of the dead from which he had, perhaps mistakenly, been praying for escape? Had its hand lain waiting, by no means hidden but mistily ignored, to rest itself on his shoulder at this surprising moment?

V

It was still in some despondency that Sir Joseph traversed the avenues of the botanical garden, among towering trees labelled with their **botanical names**. He hurried through the zoo, where raucous undisciplined clusters of children (“fit for the stables”, Sir Joseph thought) waited to be led in among monkeys and tigers. He came to the bank of the river. Here kings and courtesans had bathed naked centuries ago. He at once guessed it was not for such history that he was here, but for a half-forgotten memory of his own, one from his days as a young man. The memory did not concern him directly; indeed it had come back to him seemingly by chance.

Not far to his left lay a river port, one principally used in earlier years for the commerce of wine. A Chinese wood-dealer, then of an age that in most men would recommend retirement and repose, reason being that no duty had ever been paid on it. The unloading of such contraband had necessarily to be effected as quickly and secretly as possible. It was therefore carried out in the very first glimmer of daylight by a few loyal, expert handlers. The Chinaman also relied on an ingenious method he had imagined to ensure a rapid getaway, should the need arise. During the unloadings, rather than moor his barge to the wharf, he dropped a special stern anchor ten yards aft of his barge and (depending on the strength of the current) five to twelve yards distant from the bank. It was the current itself, by pivoting the barge at a calculated angle, that then maintained it in place against the quay. In case of discovery by the fiscal police, one blow of a hammer was

enough to spring the anchor-chain from its capstan as soon as the barge had swung out into the river to initiate its escape – a far swifter mode of departure than one requiring a double disengagement of ropes from bollards.

The Chinaman had never had to put his subterfuge to the test. But he never abandoned it, for a simple reason: it made him feel inordinately proud. He was equally proud of only one other thing in his life, and that was his wife. He had married her fifty years before, when she was a mere fourteen, and she had never ceased bringing him pleasure and happiness. Unfortunately he was not only proud of her but obsessively jealous, a sentiment that might have been expected to lessen as the couple aged but that on the contrary had only grown in intensity, to such an extent that he first resorted during his absences to confining her to their house, then to their bedroom, last of all imprisoning her in a contraption of his own devising, a five-foot box divided lengthwise, between whose halves she was gently but firmly enclosed from neck to ankle. It is true that the box was a marvel of comfort, lined, for instance, with velvet-covered padding; it is also true that it was only used when her husband left her for a few hours – he could not bear longer separations and would never think of talking one of his river journeys without her. But it is no less true that his wife found this treatment cruel and unbearably humiliating. When years of entreaty had brought no change, she at last fell back on a somewhat desperate expedient to put an end to it.

She one day announced to her husband that unless he dispensed with his box **she would lay on him a curse** preserved in her family since the Shang Dynasty. The effect of the curse would be to destroy his barge. He only laughed at her. She pronounced the curse and repeated it day after day, week after week. Not unreasonably, he became somewhat irritated and no less incredulous. The two then left together for a coastal port to pick up a consignment of teak.

During this time the wife had put their stay in the city to good use. With the collaboration of her son, sympathetic to her plight, she succeeded in taking measurements of the special anchor, in having a plaster mould of it made, and finally in having it cast in solid sugar weighted with a quantity of small lead balls. Painted a convincing rust-flecked black, the replica was smuggled aboard the barge at the last stop before the city and substituted for the original. When they had docked in the capital, having made sure her husband was safely ashore, the wife for the last time repeated her curse in ringing tones. Once again her husband fretfully shrugged off her words. She soon had the heady albeit mixed pleasure of watching their beloved barge suddenly bump against the craft moored ahead of it before gyrating out into the river, where in the first rays of the nascent day she, and he, saw it smash tremendously against a stone pier of the first bridge downstream.

The wood merchant agreed to get rid of the vicious box and end every form of confinement, provided his wife swear to never again exercise a Shang curse against him and, as well, to solemnly renew their marriage vows.

Sir Joseph readily drew a moral: without trust, he would never arrive at his goal.

Along the embankment an avenue ran east – another, more distant allusion to a definitive past.

VI

He detoured across the river over an irrelevant bridge, crossed the end of a boulevard, continued over a canal on a footway named after it, something that seemed to favor thought and progress (but had he shown himself capable of thought? Could his walking be considered progress?); then, breasting two streams of cars, Sir Joseph found himself on the rue Jésus-Christ. He disliked the portentousness of the name and the brevity of the street. He entered it all the same, advanced a few yards, and stopped by a red-granite monument of its right-hand sidewalk: a three-foot-high irregular solid whose smooth rounded sides sloped up to a bent tip, a tip

drooping as if in dejection. An inscription running around the base had been, save for a few separate letters, clumsily chipped off, as had an ornament at its peak.

Having observed Sir Joseph's bemusement, a tailor stepped from his shop to speak to him. He said that the stone had been erected here in 1869, the year when the street had been opened, its name chosen in homage to a recently published biography of *Our Lord* by Napoléon III. During the inauguration of the street, the Emperor had noticed a swan on the waters of the canal; dispatching an aide to the nearest bakery for a pound of stale bread, he left his entourage in the midst of the ceremony to briefly nourish the majestic fowl. During the following months Napoléon several times returned to indulge a similar fancy. At such times he would lie face down in the edge of the embankment, stretched on a thick embroidered towel laid out for this purpose by an attendant, with a crust-filled basket at his side from which he hopefully tossed morsels into the stagnant canal; no swan ever returned, except once, when a male bird flew overhead, proceeding from the river towards some unknown destination. At its sight the Emperor was heard to exclaim, "O my swan, my swan!" It seems that, notwithstanding their outcome, these excursions distracted him from the ever-increasing pain brought on by politics and calculi.

Sir Joseph thanked the tailor. Alone, he wondered if this clearly predestined information meant that he should relinquish his own calculations, such as multiplication and the comparison of angles, as well as his reflections on the possible forms of a likeness that would complete the reality he merely perceived. What might have happened to him on the other side of the canal, or one street up? Why had he begun feeling a new sort of melancholy? In terms of his exploration, were his feelings of any consequence or merely impediments to be ignored and even suppressed?

VII

Now on the fourth and last of the longer legs of his journey, he passed the obliterated site of an author's theatre and crossed one street where he had once eaten *veau Marengo*, another named for a transvestite gardener, a third famous for its trolls.

Having carefully reckoned the distance he must go, Sir Joseph was surprised on his arrival to find himself in yet another little street where nothing attracted his eye or mind. As earlier, he entered the café closest by. A plump, smiling woman in late middle-age sat behind the cash register; a youth tended the bar; in front of it, five men of strikingly varied ages and dress stood affably passing round a stemmed glass containing at least a pint of clear liquid the color of cherry candy. Sir Joseph had no sooner taken a place next to them than one, a florid ill-shaven man in his forties, clad in rough, worn corduroy and laced knee-boots, tipped the oversize wine glass between his lips and emptied it. This act provoked the immediate disapproval of all and the fury of some. One man, shaking his fist in the offender's astonished face as he railed against him, looked ready to come to blows. Peace was restored by the plump cashier. She quickly refilled a second large glass while admonishing the irate customer: he should remember that the fellow was freshly arrived from Sardinia, had a limited acquaintance with their language, and had certainly failed to understand their drinking rule when it had been expounded to him.

Turning to Sir Joseph, plainly bewildered at what had taken place, the woman forthwith gave him a brief explanation. The great hospital at the centre of their neighborhood bore the name of the monastery in which it had originated, whose monks followed the rule of Saint Bernard. Among the tradesmen of the vicinity this rule had survived in various practices more or less faithful to its spirit. In her café, she said, the most recent of an unbroken of *bistrots* going back to the thirteenth century, the monkish rule was reflected in the custom Sir Joseph had seen enacted: a large glass of white wine mixed with red-currant liqueur was passed from one

drinker to the next, each taking a swallow in turn until the glass was nearly empty, at which point it was either refilled or set aside. It was considered a kind of sacrilege to drink the last of its contents as the Sardinian had unwittingly done.

Sir Joseph thanked the good-natured woman for the information and politely asked if her family's ownership of the café also originated in the middle ages. She shook her head, explaining that she had acquired the lease only ten years before, at great expense: because of the famous tradition associated with it, the café, in spite of its humble air, attracted **the richest and most distinguished customers** in that section of town. She had been able to pay the necessary price only through her daughter's talent and generosity. A coloratura singer of great virtuosity, that young woman had one evening, at a reception given by the Marquis de Batz been challenged by Charles Bergman, a wealthy diamond merchant and notorious gambler, to sing Constanza's *Marten aller Arten* a whole tone higher than written, offering against the unlikely exploit an eight-carat cut blue diamond of perfect water. The singer said that she would accept the challenge if the jeweller subsequently renewed his gage for each of the four superior semitones. By the end of the evening she had performed the aria five times, ultimately reaching an unimaginable b-flat above high c. Charles Bergman kept his word and thus gave the daughter an opportunity to manifest her filial devotion: delivered on the following day, the stones were then presented by the daughter to her astonished mother, who refused all but one; advantageously sold, it had brought her possession of the prestigious café.

When, comforted with a sandwich and another coffee, he went out onto the street, Sir Joseph turned to the left. He at once realized his mistake, but sensed that it had been anything but fortuitous: it pointed to an unconscious awareness on his part that he had entered a new realm, that all his careful reckonings had been meant to lead him here so that he could turn left on a narrow sidewalk in a drab street. He could now begin to see where he was. The new realm was the exact image, greatly reduced, of the one along which he had maneuvered through the day; within it surely was a yet smaller space, and that would be his next and final goal. The complementary he had so hopelessly sought lay not beyond, but within. He started on his last lap, with an eagerness and anxiety so intense that to distract himself he, Sir Joseph Pernican, actually started whistling Constanza's air loudly as he walked.

VIII

As he turned right off the thoroughfare onto a narrow street that bore slightly to the left and whose far end he could not clearly distinguish, Sir Joseph was anything but surprised to discover where his final destination lay. The little street was charming, although he could not immediately tell why. To the left were conventional middle-class apartment buildings, to the right older and smaller houses with nondescript façades and treeless courtyards behind them visible through occasional gratings. All too soon he realized what sensation had agreeably overcome him – it was a sensation of familiarity – and as he did so it soured into a kind of despair. He had been mercilessly trapped.

The street ended not in the narrow angle he expected but in an L-shaped turn to the left, and it was when he saw it that he knew exactly where he had arrived. On the third floor of one of the small old houses, thirty years before, he had lived – he had failed to live – **the passion of his life**. It had been a passion so furious he had been frightened by it, and after a few months he had abandoned his lover. She was a dancer; her body was small, supple, strong, and smooth; her own passion expressed itself with knowledgeable ardor. He had fled. More exactly, he had by his boorishness provoked her into making him flee. He had not pursued her, won her, abducted her from her house, or guarded her from the attentions of others; he had not had to relinquish her though any force of circumstance. He had followed her and lain down with her agile loins, then allowed

himself through willful negligence to be sent away. Now, choking helplessly at this wildest of all deaths, covering his faculties in the black wax of night, he succumbed to a rage of remorse.

Some clambering vine, clematis or wisteria, sprawled among the windows of the housefront. He crossed the street and seized its thick stem in both hands, shaking it as if to wrench it from the wall and its diminutive plot of earth. Leaves and twigs rattled against mortared stones. She opened the window to see what was happening. She had aged very little. She did not recognize him, using the formal pronoun of address when she asked him what he was doing. He turned away without an answer and rounded the corner onto a busy, tree-lined avenue.

He paid no more attention to where he went. At last he came to a little park and sat down on one of its green benches. Grass had grown up unmown between plane trees and horse chestnuts in the last of their flowering. He gazed stupidly in front of him.

Out of the grass a lark rose with singular verticality and speed high into the air, high above the trees, a stationary flutter in the afternoon sunlight.

Watching the bird, Sir Joseph shook his head, then laughed out loud. He stood up and walked out of the park, as he did so dropping his packet of documents into a trash can. He kept his map as souvenir, although he feared that neither then nor thereafter would he be able to say whether it was meant to recall the lark's sudden ascent or its golden hovering.